JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : La Briqueterie

Ce jour-là, dès l'aurore, à l'heure où le soleil
Faisait sur les champs nus poindre son front vermeil
Qui, noyé dans des flots de pourpre, vibre et bouge,
Mouillé de brume et plus frémissant qu'un fer rouge ;
Sous le dôme infini de l'éther argentin,
Jeanne suivait la route, aux fraîcheurs du matin
Mêlant l'âpre verdeur de son printemps sauvage.
L'aigre clairon des coqs sonnait dans le village,
Qui, sourd à cet appel, dormait : les blés enclos,
Le paysan pouvait prolonger son repos.
Aux vergers le brouillard faisait tomber les prunes,
Et la terre montrait des déchirures brunes
Aux endroits où le soc lui laboure le sein.
Parfois le pas de Jeanne effarait un essaim
D'oiseaux qui s'envolaient sur la meule voisine.
L'Espérance, oiseau bleu, chantait dans sa poitrine.

C'est ainsi que l'enfant marchait, et ses regards
Voyaient un toit de grange avec de grands hangars,
Dont le voile de l'air augmentait le volume,
A chaque pas saillir un peu plus de la brume.
Et c'était le manoir bien connu de Thomas,
Avec ses trois portails, son pittoresque amas
De paille et de fumier sous les noyers énormes,
Et derrière, à l'abri d'un sombre massif d'ormes,
Son jardin aux pruniers chargés de perdrigons.

Voici qu'un des portails a crié sur ses gonds.
— Jeanne tressaille et jette un regard plus farouche, —
Car un être hideux et difforme en débouche :
Une façon de rustre au front bas, au pas lourd,
Se dandinant avec insolence, au col court
D'où s'échappent des bras qui ballent loin du torse,
Et dont le corps trapu, sur une jambe torse,
S'approche, la poitrine et le ventre en avant.
Dans l'éblouissement des rayons du levant,
Un vermillon aigu sur le manant s'allume,
Et, sur le fond plus sombre, émergeant de la brume,
Sa face illuminée, à cet éclat vermeil,
Semble une parodie immonde du soleil.

La fillette sait bien que cette rouge hure
Ne passera jamais sans vomir une injure ;
Mais elle se redresse en assurant son pas.
Elle frémit d'horreur, mais de frayeur, non pas !
Elle s'écarte un peu, se tenant sur ses gardes,
Car il criait déjà : « Comme tu me regardes,
« Fille de rien ! Où vont tes pas ensorcelés ?
« Quel jupon ! quel bonnet ! où les as-tu volés ?
« Coquine qui courais naguère sans chemise
« Sur tes vilains pieds nus, comme te voilà mise !
« Toi qui n'avais pas même une loque à la peau,
« Nous allons donc bientôt te voir porter chapeau ?
« Qu'as-tu dans ce panier ? Ah ! sans doute il recèle
« Quelque drogue d'enfer que ta sorcière Angèle
« A mise entre tes mains pour nous jeter un sort ;
« Cours, je t'attraperai, noiraude, et sans effort ! »

Jeanne, en effet, courait comme une jeune chèvre.
Le rustre ayant encor l'injure sur la lèvre,
En un clin d'œil, put voir l'adorable lutin
Renverser son col souple et son minois mutin,
Allonger ses dix doigts sur son petit nez d'ange,
Tandis que vivement jouait chaque phalange,
Et que ses yeux mi-clos scintillaient plus ardents,
Lui jetant, par l'air pur, un rire aux blanches dents
Qui laissa dans le jour un vif et clair sillage.

Le gars en grommelant marcha vers le village.
Or, c'était Thomas Deux, fils de Thomas Premier,
Partout considéré comme un riche fermier.

Cependant Jeanne était moins libre en son allure
Que d'habitude, ayant sur sa frêle encolure,
Les brides d'un bonnet fraîchement empesé,
Sur sa poitrine un grand mouchoir jaune croisé,
Puis un jupon trop long dont les plis de flanelle
Battaient ses pieds plus lourds sur leur neuve semelle.
Et pourtant elle allait d'un pas vif et joyeux,
De sa robe frôlant les chardons. Dans ses yeux
Que balançait sa marche au flexible équilibre,
Rayonnaient les reflets de la campagne libre.
Elle allait ; son ardeur dévorait le chemin ;
Ses avides regards, que protégeait sa main
Contre l'éclat trop vif des brumes allumées,
Erraient parfois, sondant les lointaines fumées,
Comme ceux des oiseaux voyageurs aux affûts,
De ci de-là, cherchant, parmi les bois touffus,
Quelque maigre clocher dont l'aiguille exiguë
Déchirait l'horizon de son ardoise aiguë.
Le clocher grandissait, lentement, les maisons
Avec leur brique rouge émergeaient des gazons,
Et, tel qu'une flottille arrivant au mouillage,
Vers elle elle voyait avancer le village.
Elle en disait le nom sans cesser de marcher,

Fixant ses yeux chercheurs sur un autre clocher.
Elle allait, elle allait, elle avait fait trois lieues,
Mais elle était encor loin des collines bleues
Qui reculaient toujours et lui cachaient Vimy.

Alors, comme, la nuit, elle avait peu dormi,
De ce sommeil d'enfant si profond d'habitude,
Se sentant, tout à coup, prise de lassitude,
Séduite par le vert talus tout tapissé
D'herbe rase et de fleurs, qui, le long d'un fossé,
Côtoyait le chemin, et se voyant bien seule,
Elle alla se coucher à l'ombre d'une meule,
Sur l'herbe encore fraîche, et, partout alentour,
Les champs à l'infini resplendissaient de jour,
Et ses sens s'égaraient vers les profondeurs blondes
Où quelques toits lointains miroitaient dans les ondes
De la chaleur, tremblants et comme en fusion,
Puis ils perdent jusqu'à leur vague attention,
Car Jeanne vagabonde au hasard dans son âme.
A l'ombre de ses cils, sous leur soyeuse trame,
Ses grands yeux noirs, vaincus, se ferment alourdis,
Puis insensiblement ils flottent engourdis
Dans une nuit que rend vermeille la paupière
Au sang pur, traversé d'une douce lumière.
Jeanne dort. Elle semble heureuse de dormir.
On entend son haleine, à temps égaux, frémir.
Sur sa tête son bras s'arrondit en arcade,
Et sa bouche, entr'ouverte ainsi qu'une grenade,
S'empourpre, épanouie au souffle calme et pur.
Son teint d'ambre se nacre au baiser de l'azur.
Jeanne dort étendue immobile et muette
Dans le silence où chante une seule alouette.
Sereine, elle sourit à cet hymne de l'air,
Comme alentour, au ciel, sourit le grand jour clair.
Tel, dans l'Éden naissant, le premier sommeil d'Ève
Ouït des chants d'oiseaux se mêler à son rêve.
Pour l'enfant endormi l'obscur est transparent,

Et ce que l'oiseau chante, en rêve, il le comprend.
Ainsi Jeanne saisit des paroles ailées
Où nous n'entendrions que des notes perlées :

« Tiori-ô-ti-ri ;
« Que la plaine est immense,
« Et comme au loin tout danse
« Et s'anime à mon cri !
« Tout s'anime et je plane
« Sur la tête de Jeanne,
« Tiori-ô-ti-ri.

« Jeanne est belle endormie
« Sur le tendre gazon,
« Quand, loin de la maison
« Et loin de son amie,
« Bruno le briquetier
« Fait son rude métier,
« Jeanne est belle endormie

« Bruno, Bruno, Bruno,
— Gazouillait l'alouette —
« En poussant sa brouette
« Vers le rouge fourneau,
« A la briqueterie,
« Songe que Jeanne crie :
« Bruno, Bruno, Bruno !

« Moi qui suis dans la nue,
« Jeanne, je vois Vimy
« Qui se cache à demi
« Sous sa montagne nue ;
« Ton cœur, jeune étourneau,
« Bondit près de Bruno.
« Moi je suis dans la nue !

« Jeanne, Jeanne, ma sœur,
« Jeanne, Jeanne alouette,
« Crains plus que la chouette,
« Que le plomb du chasseur,
« Crains plus que tout au monde,
« Crains, crains Thomas l'immonde,
« Jeanne, Jeanne, ma sœur.

« La vieille Angèle prie,
« Tiori-ô-ti-ri,
« Au manoir ton abri
« Que le ciel te sourie !
« Tiori-ô-ti-ri,
« Tiori-ô-ti-ri,
« La vieille Angèle prie..... »

De sa voix argentine et pleine de douceur,
Que de choses encor dit cet oiseau jaseur !
Mais la fin de son chant ne fut point entendue.

Jeanne s'éveille enfin par un rayon mordue,
Car la meule déjà ne la protège plus,
Le chaud soleil gagnant le plantureux talus.
Jeanne se disposait à reprendre sa course,
Lorsqu'elle entend, non loin, une invisible source
Germer en gazouillant son babil souterrain
Dans un pré vert et frais, car il est riverain
De la Souchez. Ici le sol s'enfle, s'incline,
Puis se relève et va, de colline en colline,
De degrés en degrés, jusqu'au mont de Vimy.
Or Jeanne, reposée, a le pas raffermi.
Prise d'ardente soif, elle s'est approchée,
En écartant les joncs, de la source cachée
Qui babille, tout bas, à l'ombre d'un buisson,
Dans un tapis touffu de menthe et de cresson.
Dans le frémissement des roseaux qu'elle frôle,
Par sa main soutenue à la branche d'un saule,
— O fraîcheur cordiale ! ô pure volupté ! —

Jeanne dans la chaleur brûlante de l'été,
Palpitante au soleil, avidement se couche,
A l'eau vive collant sa rouge et vive bouche.
Elle boit longuement.

Elle descend le pré
Où court, presque invisible, un sillon azuré
Qui, parmi le gazon, emporte à la rivière
Cette source discrète, à demi prisonnière
Entre les hauts brins d'herbe aux fins épis tremblants.
Et l'enfant, ayant mis à nu ses pieds brûlants,
Y marche vers un bois où des aunes très sombres
Et des ormes obscurs épaississent leurs ombres.
La rivière endormie y coule indolemment,
Et Jeanne la regarde avec ravissement.
Un air tiède, imprégné de parfums, y circule.
Dans le calme serein, pas une libellule
Qui frissonne et pas même un ramier qui gémit.
Dans les trembles, plus loin, seul, le vent doux frémit.
Par le charme vaincue, alors l'ardente fille,
Dégrafant son jupon, vive, se déshabille ;
Et, sous le caressant sourire de l'été,
Dans sa gloire apparaît sa chaste nudité.
La rivière tranquille, à l'abri des surprises,
Reflète la longueur de ses formes exquises.
Jeanne y plonge son corps nerveux et frémissant ;
Froide ceinture, l'eau presse son sein naissant.
Elle bondit, se tord, se secoue et replonge,
Son bras ferme s'étend, se replie et s'allonge,
Et ses libres cheveux, battant son dos ambré,
Perlent de gouttes d'eau son rein souple et cambré.
Ici tout est fraîcheur.

A la briqueterie
Tout est feu. Le soleil, exaltant sa furie,
Sur ce champ de travail aux rayons acérés,
Brûle les journaliers par la soif dévorés,

Entre l'azur farouche et la rouge fournaise.
Le passant du chemin se sent pris de malaise,
Rien qu'à voir haleter ces sombres travailleurs ;
Il détourne les yeux et les promène ailleurs.
Et pourtant ce spectacle a sa beauté terrible
Faite de l'âpreté d'une chose inflexible.
Harcelés sous les dards du soleil en courroux,
Ces hommes, dans l'argile, uniformément roux,
Se mouvant, calcinés, plus rugueux que leurs briques,
Sont superbes, étant humblement héroïques.
Leur poitrine qui boit de la flamme au lieu d'air,
Ne se révolte point. Du fond de cet enfer
Ils regardent le ciel, et leur cœur rude et sobre
Fait son épargne aussi pour les heures d'octobre
Qui rendront la famille et son bonheur discret,
Les dimanches joyeux, les chants du cabaret
Et les éclats bruyants de la folle marmaille.
En attendant ces jours, l'homme sue et travaille.
Le décor est aride et le drame muet :
Là pas de gai pavot ni de tendre bluet
Dont l'or fauve des blés à la moisson foisonne ;
Tout est morne et sévère, et le sol emprisonne,
Élevant à l'entour une épaisse cloison,
Le travailleur dont l'œil ne voit pas l'horizon.
Dans un grand champ carré, creusé jusqu'à l'argile,
Immobile des pieds, des bras toujours agile,
Automate tordant ses reins sans s'arrêter,
Tendant les mains au faix que l'on vient de jeter,
Le rejetant soudain à son voisin de chaîne,
Sans desserrer les dents, chaque homme est à la peine,
Exténué, funèbre, entre un double brasier,
Le soleil et le four. L'âpre soleil d'acier
Creuse tragiquement les traits couverts de bistre
Des ouvriers qu'il mord de son baiser sinistre
Sur les flancs étagés des fours incandescents.
Comme il fait clignoter, aveuglés, grimaçants,
Couverts d'une sueur que la poussière souille,

Ceux qui, dans le foyer, versent des tas de houille
Ou ceux qui, dur labeur ! opiniâtrément,
Exhaussent alentour les bords du four fumant
Où s'étouffe, aux rayons, la flamme sombre et lourde
Sous le livide azur de l'immensité sourde.

Rouges et bruns au feu qui calcine les murs
Dont les angles hardis découpent leurs flancs durs,
Solidement assis sur leurs bases en crypte,
Ces grands foyers, pareils aux vieux palais d'Égypte,
Regardent à leurs pieds s'étendre les séchoirs
Sous des nattes de paille, avec de longs couloirs
Percés de mille trous où le vent passe à l'aise,
Où la brique durcit attendant la fournaise,
Car elle éclaterait si, des mains du mouleur,
On l'exposait humide à l'intense chaleur.

Là-bas, est l'ouvrier qui jette dans le moule
Le ciment fraîchement pétri que sa main foule.
Une femme, aussitôt, rapide, tend les bras,
Saisit le moule lourd, se tourne, fait trois pas,
Et, sur le sable fin qu'un vif enfant nivelle,
Elle se penche et pose une brique nouvelle.
Puis elle s'en retourne et s'en revient sans fin,
Avec le moule vide, avec le moule plein,
Monotone travail qui toujours recommence
Et toujours et toujours… et les sœurs en démence
Qui remplissent en vain leurs amphores sans fond
N'ont pas dans les enfers un ennui plus profond.

Dans un morne enroûment de sourde girouette,
A temps égaux, gémit et crie une brouette,
Intermittent sanglot de l'éternel parcours
Qu'elle suit des séchoirs à la base des fours.
Elle est vieille, et l'argile y met sa rouille rousse ;
On dirait qu'elle chante à Bruno qui la pousse
De ce lieu désolé le lamentable ennui.
L'alouette a bien vu, le brouetteur, c'est lui !
Bruno, le brave gars, un vrai fils de la Gaule !

La croissance le voûte un peu, mais son épaule
Est large, son profil très ferme et bien écrit,
Et, comme les épis que le soleil mûrit,
Ses cheveux blondissants ont des touffes plus blondes
Qui, sur le cou bruni s'assouplissant en ondes,
Se dressent sur le front dans un hérissement
De révolte superbe, et certes vainement
On briserait le peigne à dompter ces rebelles.
Il a la bouche forte et douce et les dents belles
Et les yeux clairs où brille un charme qui surprend.
Dans sa taille moyenne et souple il paraît grand.

Quoique ses larges mains se plaisent à l'ouvrage,
Le pauvre garçon souffre. Il n'a plus le courage
De vivre ainsi longtemps sans se sentir aimé.
Hélas ! le cœur de Jeanne est comme un lis fermé.
Que sera-t-il pour elle ? Un camarade… encore
S'ils étaient frère et sœur ! Elle est folle… il l'adore.
La petite prend-elle au moins garde à ses soins ?
A-t-elle remarqué s'il boudait dans les coins ?
Dans la cour, au jardin, elle éclatait de rire,
Alors qu'il eût voulu, d'un mot tendre, lui dire
Son ennui. Mais l'oiseau, c'est fait pour la chanson !
Dans le village on dit que Jeanne est un garçon :
Et quel garçon ! Thomas l'appelle garçonnaille !
Il est vrai que toujours la mutine se raille
Un peu de tout. Son cœur, par instants, semble dur.

Puis elle est imprudente ; elle escalade un mur,
Rien que pour dérober une branche d'érable.
Par malheur, ses défauts la rendent adorable.
Une fois, une seule, il l'avait fait pleurer ;
Alors il s'était mis à se désespérer,
Lui demandant pardon et s'accusant lui-même.
Il disait : « Je le jure, il faudra qu'elle m'aime ! »
Et puis le lendemain : « Non, je la veux haïr ! »
Tandis que, sans laisser un souci se trahir,
Jeanne allait, se jouant, moqueuse et mignonnette,
Indifférente comme une bergeronnette.

Dans cet enfer de feu, voici bientôt trois mois
Qu'il regrette sa Jeanne, et l'aïeule, et les bois,
Le bois surtout qui fut leur Éden. Sa nature
A gardé des Gaulois la soif de la verdure.
Ces bois ne sont pas tels que les hautes forêts
Dont le mystère obscur est plein d'effrois secrets,
Où l'éblouissement des claires transparences
Rend plus sombres encor les verdures intenses ;
Où le houx noir, criblé de paillettes, reluit,
Où, sur les troncs d'argent, rayonnent dans la nuit
Des éclats suraigus de lumière électrique
Fulgurants à travers le grand silence épique.

Ce sont de tendres bois mêlés à des marais,
Où circule, aux beaux jours, un souffle égal et frais,
Où se déroule, sombre et lente, la rivière ;
Où les fourrés sont doux ; où la vive clairière
Frémit au vent léger qui court dans les roseaux,
Au bourdon de l'insecte, au froufrou des oiseaux ;
Verdiers, grives, pinsons, loriots, hirondelles
Qui passent, unissant, à ces bruits, leurs bruits d'ailes ;
Où pullule au soleil un monde de têtards
Dans l'étang constellé de ses blancs nénuphars ;
Où le docus sauvage élève ses ombelles
Et l'aira ses épis, végétales dentelles,

Parmi l'épais fouillis des ronces et des fleurs ;
Où le saule argenté, tout ruisselant de pleurs,
Pleut sur le liseron à la folâtre étreinte ;
Où le ramier redit sa somnolente plainte,
Où tout est volupté dans l'arbre et sur le sol.
Qu'elle était douce l'heure où l'ardent rossignol,
Perdu dans l'épaisseur des cimes embrasées,
Jetait, par le couchant, ses perles en fusées !
Près des blés qu'un dernier rayon rasait encor,
Alors s'embrunissait, dans une poudre d'or,
La lisière des bois sur les profondeurs bleues.
Vers la berge, déjà, les sveltes hochequeues
Allaient, ralentissant leur frêle balancier,
Se blottir et frôlaient les buissons du sentier
Où la vache, au retour, berçait sa nonchalance.
Et, sous les bruns taillis pleins de sombre silence,
Laissant briller encore au loin leurs diamants,
Croupissaient, mi-perdus, les longs fossés dormants.

Sur quelque endroit secret que son souvenir plane,
Dans ces prés, dans ces bois, partout rayonne Jeanne,
Ici, petite avec de grands yeux éveillés
Scintillant à travers ses lourds cheveux brouillés
Qu'éparpillait le vent joyeux en folles tresses.

En ce temps, elle avait des élans de tendresses
Qu'elle apaisait, soudain, dans un large baiser,
— Lorsque, sur les foins mûrs, ils s'en venaient jaser
Dans cet emportement naïf d'ange qui joue,
Baiser sonore et pur et si bon à sa joue,
Que Bruno pense encore en goûter la douceur,
Bien qu'hélas ! ce ne fût qu'un frais baiser de sœur.

Plus loin, Jeanne est plus grande, et sa taille s'allonge.
C'est toujours la sauvage enfant, mais son œil plonge
Plus avant dans l'espace et cherche, à l'horizon,
Cette lueur qui va devenir la raison,
Et qui, déjà, frappant son regard et sa bouche,
Y modèle un accent plus ferme et plus farouche.

Qui n'a vu l'oiselet sans plume, dans son nid,
Pour qui le monde entier à sa branche finit,
Sous le voile vermeil de sa paupière close,
Bien tranquille et joyeux, tendre un petit bec rose
Au premier dénicheur qui passe aux environs ?
Mais bientôt le duvet couvre ses ailerons ;
Alors il ouvre un œil inquiet, et sa tête
Hérisse, au moindre bruit, une farouche crête.

Inconscient instinct de son esprit léger,
Jeanne sent vaguement, auprès d'elle, un danger :
Dans le cœur de son frère un sourd levain fermente.

Quand la mouette hésite à braver la tourmente
Que lui présage, au loin, la houle de la mer,
Elle résiste au vent qui pousse au gouffre amer,
Et le pêcheur la croit enjouée et volage,
A la voir se bercer, librement, sur la plage.

Or, Jeanne, qu'avertit l'instinct mystérieux,
A vu, non sans effroi, vaciller dans les yeux
De son ami d'enfance une lueur étrange.
Cela se fit un jour qu'ils jouaient dans la grange
Où flottait le parfum subtil du nouveau blé.
Son cœur n'y comprit rien, mais il fut si troublé,
Qu'elle pressa bien fort ses mains sur sa poitrine,
Et comme Angèle entrait couverte de farine,
Cherchant la pelle en bois pour enfourner le pain,
Jeanne, quoique innocente, alors sentit, soudain,
Comme un grand ouragan qui passait dans son âme.

Depuis Bruno se dit : « Je n'aurai point de femme ! »
Et c'est pourquoi ce gars, dans ces bois regrettés,
Trouve des coins obscurs que, seul, il a hantés,
Pour y mieux endormir ses peines amorties
Ou bien pour y traîner son cœur sur les orties.

Longtemps il promena ses pieds irrésolus
Du marais au manoir, rêveur, n'en pouvant plus
De cet ennui muet, même pour sa grand'mère.

Jeanne oubliait déjà sa terreur éphémère.
Ses chants avaient repris leur printanier entrain.
— L'oiseau du ciel mourrait s'il perdait son refrain,
Et la gaîté, pour Jeanne, est plus qu'une habitude.
Seulement, quand Bruno cherchait la solitude,
Il n'était plus suivi, c'était là son tourment.
Jeanne trouvait toujours, tout naturellement,
Un motif pour rentrer au logis près d'Angèle.
Elle quittait alors le gars, qui, sans querelle,
De ses pas ralentis, ne se traînait pas loin
Sur la route ; il venait se cacher dans le foin,
Près du lattis où court la svelte clématite,
Et, d'un œil anxieux épiant la petite,
Il savourait le fiel de son secret chagrin.
Il pouvait voir, de là, Jeanne dans le jardin,
Légère, errer des plants de pois aux plants d'oseilles,
Interrompant sa tâche et courant aux groseilles
Dont ses mignonnes dents au merveilleux émail
Furtivement mordaient les grappes de corail
Que défiait l'éclat de ses lèvres pourprées.
Alors Bruno calmait les peines endurées
A l'exquise fraîcheur de ce tableau charmant,
Et ses yeux s'égaraient délicieusement.
A travers le réseau flexible de la treille,
A ses regards troublés, tout devenait merveille.
Il tremblait, tout tremblait, alors, au moindre bruit ;
Un bond de sauterelle ou la chute d'un fruit

Le tirait brusquement de sa profonde extase
Et les objets semblaient osciller sur leur base,
Quand, se croyant surpris, il frissonnait de peur.

Ses yeux, hallucinés par le charme trompeur,
Contemplèrent, un jour, Jeanne dans les ramures
Flottantes d'un mûrier couvert de noires mûres
Que d'un saut la fillette avait escaladé.
Son beau corps se mouvait, long et svelte, inondé
Par le feuillage obscur. Le guetteur solitaire,
Plein de trouble, crut voir, dans le troublant mystère,
Jeanne transfigurée aux magiques rameaux,
A ce point de douter que les fonts baptismaux
Eussent mouillé le front de cette enchanteresse.

Elle avait des façons félines de tigresse,
Amenant les rameaux de son bras arrondi,
De saisir, allongée et le jarret roidi,
Le fruit mûr qui saignait sur sa lèvre entr'ouverte.
Son pur profil, plus brun sous la lumière verte,
Dressait, dans un plus fier et plus sauvage accent,
Ses beaux traits ciselés dans un bronze puissant,
Où les feuilles mettaient une verte patine.

Ses formes n'avaient point la majesté latine.
Elles faisaient songer au ciel oriental,
Aux pays du soleil, de l'ambre et du santal.
Ses prunelles de jais s'enchâssaient dans l'ivoire.
Sous l'arbre ténébreux, sa chevelure noire,
Dans ses nœuds, ondulait, plus sombre que la nuit.
Bruno ne bougeait pas au fond de son réduit
Que le foin embaumait d'une odeur enivrante,
Dans le rêve laissant planer son âme errante.

Tout à coup, il frémit ; dardant des yeux de lynx,
Cet obscur paysan interrogeait ce sphinx :
« O ciel ! se disait-il, cette fille ressemble
« Aux noirs Bohémiens que nous vîmes ensemble,

« Ici, l'été dernier, si sales et si laids
« Qu'ils ont épouvanté tout le Pas-de-Calais,
« Dont les visages sont plus bruns qu'une châtaigne
« Et dont les cheveux bleus n'ont jamais vu le peigne.
« Horreur ! je vois encor ce petit qui pendait,
« Lié par une sangle au ventre d'un baudet :
« Quoique le plus humain de toute sa lignée,
« Il avait vraiment l'air d'une noire araignée,
« Tant sa tête sortait affreuse d'un lambeau.
« Et Jeanne, s'approchant, trouva ce monstre beau,
« Et se penchant vers lui, surprise de tendresse,
« Elle effleura son front de cuir d'une caresse ;
« Si bien que le village en fut scandalisé
« Et que le gros Thomas lui dit d'un air rusé :
« Bâtarde, va, tu peux sans peur baiser la suie
« De ce diable, » et qu'un autre ajouta : « Jeanne, essuie
« Ta lèvre. » Alors Bruno, songeant, pris de frisson,
Que Jeanne avait aimé l'horrible nourrisson,
Ne fût-ce qu'un instant, avait dans les oreilles
Des sifflements aigus, vibrations pareilles
Au cri de la cigale. Et, le soir, il rentrait
Lentement au logis, taciturne, distrait,
Dominant avec peine une humeur irritable.
Il poussait tristement sa chaise vers la table
Et mangeait sans plaisir. Angèle se plaignait,
Disant : « Bruno, tu n'as donc plus d'âme au poignet ?
« Toi si vaillant, jadis, et si dur à la peine,
« Tu deviens fainéant ! manquerais-tu d'haleine ?
« Et le peu que tu fais, encor le fais-tu mal !
« Ce matin, le voisin m'a dit que son cheval,
« Loué par nous, attend, oisif, à l'écurie.
« Va le prendre demain, va, mon fils, et charrie
« Ce fumier qui se sèche et se perd dans la cour.
« Ah ! tes pères étaient bien plus prompts au labour ! »
Et le sombre Bruno, qu'obsédait sa chimère,
Répondait en baissant la tête : « Oui, grand'mère. »
Il avait le cœur lourd de son oisiveté.

Si les garçons raillaient son visage hébété,
Il ne s'en fâchait point, ne se sentant plus brave.
Puis il avait, soudain, des révoltes d'esclave.
Le front illuminé de subites rougeurs,
Impuissant, il jurait, tordant ses bras rageurs,
Tout honteux d'avoir l'âme à ce point affolée,
Que d'être le jouet de cette écervelée.

Un soir, il arriva, très crâne, et dit : « Je pars ! »
— Un éclat résolu brillait dans l'œil du gars, —
Il ajouta : « J'ai lu tantôt, sous la rubrique
« De Vimy, que les bras y manquent pour la brique.
« Je me sens fatigué de végéter ici,
« Je vais, je reviendrai, n'ayez point de souci.
« Je pars, le cœur content, jusqu'au prochain automne. »

Angèle tout d'abord se récrie et s'étonne :
Le travail abondait au bourg, pourquoi partir ?
Il en prendrait bientôt un cuisant repentir.
Sur les manoirs il faut que l'œil d'un homme veille.
Or pouvait-il laisser, seule auprès d'une vieille,
Une enfant ? Et d'ailleurs tout n'était pas profit
A travailler au loin. Que de frais ! Rien n'y fit.
Et l'aïeule pleurait.

La dispute achevée,
Sans un mot et sans bruit, Jeanne s'était levée
Et se coulait au fond du calme potager,
Doucement, inclinant son col pur et léger
Et sa nuque si souple, ombragée à merveille.
Son long regard plongeant loin par-delà la treille,
Baigné dans la tiédeur odorante du soir,
Sous la nuit des sourcils, brillait humide et noir.
Sa main droite serrait une rose froissée ;
La gauche, sous le sein, étroitement pressée,
Tremblait. « Protège-le, Soleil, il part demain ! »
— Pensait-elle, les yeux tournés vers le chemin
Qui déroulait, là-bas, son ruban de poussière ;
« Soleil, il va quitter la maison nourricière !… »